

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?  
Frs 20.- au CCP 10-220 94-5

28 octobre 1995  
paraît six fois par an  
neuvième année

## La révolution est-elle fun ?

COMMENT rendre anodin un combat politique? En détournant le regard. Comment vider de leur sens des textes militants? En s'extasiant sur leur qualité littéraire. C'est ce que suggère tout au moins l'aventure éditoriale des communiqués de l'EZLN, dus pour la plupart à la plume du sous-commandant «el Sub» Marcos.

L'humour, l'inventivité et la dérision des post-scriptum, la dérision et l'auto-ironie de certains textes — la fameuse interview sous forme de questionnaire à choix multiple qui peut servir à tous les journalistes — ont conquis la critique

du *Monde*, de *Libé* et des autres qui a décrété que le porte-plume des insurgés était «le meilleur écrivain latino-américain d'aujourd'hui». Un écrivain fait de la littérature; or en littérature, ce qui compte, c'est le texte, n'est-ce pas? Le Chiapas, l'exploitation des Indiens, la lutte armée, tout cela devient contexte, et donc marginal. Et voilà: le livre se vend, mais ne dure que ce que peut durer un bon roman, et on passe à autre chose.

Heureusement, Marcos a eu d'autres lecteurs, plus sensibles peut-être à d'autres aspects de son œuvre. Certes, il est vrai, comme on l'a écrit,

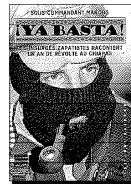
que ses communiqués regorgent de poésie, d'humour et de drôlerie. Mais surtout, comme on l'a moins écrit, ils sont aussi pleins de tristesse, d'indignation, d'amertume et de colère, et d'analyses politiques qui pour n'être pas de langue de bois ne sont pas pour autant littéraires; inlassablement, ces messages répètent que maintenant ça suffit, que les Indiens ont raison de se révolter, que leur lutte pourrait ne pas rester longtemps isolée et que le «Mexique du sous-sol» commence à trouver la plaisanterie un peu saumâtre... Le président Zedillo, un homme cultivé et qui aime la littérature (Octavio Paz surtout), a, mieux que nos critiques, tenu compte de toutes les dimensions des messages de l'EZLN: il a dépêché des milliers de soldats dans le Chiapas. Parfois, les présidents lisent mieux que les critiques.

A. C.



Paco Ignacio Taibo II  
**Cosa facil**  
Rivages, décembre 1993, 244 p., Frs 15.80

Hector Belascoarán Shayne, détective privé à Mexico, enquête simultanément sur le meurtre d'ingénieurs dans une usine en proie à de forts conflits sociaux, les égouts du district fédéral, les tentatives de suicide de la fille d'une actrice de cinéma, la mort de ses propres parents, le sens de la vie et la légende qui fait croire à la survie du grand Zapata. C'est baroque et peut-être un peu *macho*, c'est le Mexique comme on l'imagine. Publié bien avant la révolte du Chiapas, le roman semble fortement prophétique. Du même auteur, mais embrouillé au point que deux appendices doivent éclairer le lecteur, on signalera aussi *Le rendez-vous des héros* (Métailié, 1994), qui narre la prise de Mexico par Sherlock Holmes, les Trois Mousquetaires, Wyatt Earp, Sandokan prince de Bornéo et la secte des mau-mau. Commencé en 1969, expression d'une génération vaincue par la contre-révolution, le roman semble légèrement compensatoire. (J.-F. B.)



Sous-commandant Marcos  
**Ya Basta!**  
Les insurgés zapatistes racontent un an de révolte au Chiapas  
Dagorno, 1995, 469 p., Frs 45. 80

### A l'occasion d'une brève tournée en Europe



## le sous-commandant Marcos

combattant de l'armée zapatiste de libération nationale  
dédicacera ses ouvrages et répondra aux questions  
des lecteurs par le truchement d'un interprète

le samedi 18 novembre  
de 11h00 à 12h00  
à la librairie Basta!  
Petit-Rocher 4, Lausanne

### LA DISTINCTION

Publication  
bimestrielle de  
l'Institut pour  
la Promotion de  
la Distinction  
case postale 465  
1000 Lausanne 9  
Abonnement :  
Frs 20.-  
au CCP  
10-22094-5  
Prix au numéro:  
Europe : 1.95 ECU  
Suisse : 3.65 francs  
France : 16.60 francs  
Belgique : 87 francs  
Irak : 0.76 dinars  
Iran : 3429 rials  
Irlande : 1.52 livre  
Islande : 144 couronnes

Collaboreront à ce numéro:  
Jean-Frédéric Bonzon  
Anne Bourquin Buchi  
Minna Bona  
Alain Clavien  
Théo Duflou  
Olga-Petra Pipov  
Jean-Jacques Marmier  
Marcelle Rey-Gamay  
Diego Suarez  
Cédric Suillot  
Marcelin Switch  
Jean-Pierre Tabin  
Valérie Vittoz

(Publicité)

ANNE-FRANÇOISE  
AMMANN  
Scenari  
divers  
et figures  
d'été

PEINTURES ET DESSINS RÉCENTS  
DU 17 OCTOBRE AU 18 NOVEMBRE

GALERIE BASTA!  
Petit-Rocher 4 Lausanne

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,  
Basta ! est une librairie indépendante,  
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,  
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,  
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,  
et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34  
Ouvertures : LU 13h30-18h30, MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00  
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37  
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00



### NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 1995

«Les autorités prétinent notre démocratie avec les pieds.»

Lonny Flückiger, candidate  
des prétendus Démocrates suisses  
au Conseil national,  
supra RSR-La Première,  
5 octobre 1995, vers 12h50

«Je ne me sens plus dans mon propre pays.»  
La même,  
au même endroit, vers 12h55

«Nos candidats, véritables "cartes de visite" et ambassadeurs de notre parti, ont eu un parler franc, des prises de position affirmées et clairvoyantes en tournant ainsi le dos à la langue de bois.»

Pierre-Louis Boret, président du parti radical-démocratique vaudois,  
in *Nouvelle Revue et Journal politique*,  
9 septembre 1995

«La loi est mal faite, car rien n'oblige les bailleurs à consentir spontanément des baisses de loyer lorsque leurs frais financiers hypothécaires diminuent.»

Nils de Dardel,  
conseiller national localitaire,  
in *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 15 septembre 1995

«...ces locaux d'allure vétuste et poussiéreuse connaissent l'inondation, le culte et des cavalcades juvéniles nocturnes pour des débats au gré de l'imagination d'une saine jeunesse en fin de soirée.»

Jean-Pierre Guignard, syndic de la commune auto-proclamée d'Ouchy,  
in *Nouvelle Revue et Journal politique*,  
22 septembre 1995

«Elle a le don des langues et un physique qui s'y prête. Qui, mieux que Lolita Morena, aurait pu animer le version helvétique du jeu de France ?»

Isabelle Bourgeois,  
in *TV Guide*, 19 août 1995

«Je souhaite être la voix des régions épargnées par la haute conjoncture, afin de permettre une répartition plus équitable de la croissance économique de ce pays.»

François Gillard,  
candidat libéral au Conseil national,  
annonce parue dans *24 Heures*,  
5 octobre 1995

Hors concours, toujours égal à lui-même, le Président Pidoux :

«La recherche de la prospérité dans notre pays passe par l'établissement de conditions cadre pour produire à long terme des objets intégrant un surplus d'intelligence.»

24 Heures, 5 octobre 1995

Le champignacisme est aussi un art de vivre :

«[Paul Ruckstuhl] dormait souvent aux séances comme d'ailleurs parfois M. Hubert Raymond, qui, en outre, était absent de la banque au moins six mois par année vu son activité politique.»

Rapport intermédiaire du Conseil de liquidation de la Banque Vaudoise de Crédit, sept, 1995, p. 27

### Nous vivons l'époque de l'image...

### Concours permanent du Champignacisme visuel



Guillaume Chenevière et Raymond Vouillamoz, têtes pensantes de la télévision romande. *TV Guide*, 18 mars 1995

## Courrier des lecteurs

### ...si je ne suis pas moi-même un élément de la tromperie

Laissez-moi vous dire, estimée Distinction, que de multiples indices parsèment votre récent courrier des lecteurs, indices qui donnent à penser que vos correspondants n'existent pas tous.

Une sorte de suite est en effet parue, dont les épisodes se succèdent sur un rythme trop soutenu et trop régulier pour ne pas attirer l'attention du lecteur fidèle, dévoué et aux aguets.

Je résume : au commencement, si je ne me trompe, un bon vieux grand-papa, alerté par un jeune membre de sa famille, vient se plaindre des digressions dont se rendent coupables certains professeurs universitaires. Cette lettre maladroitement formulée, qui conjugué les reproches justifiés et les médisances inutiles, qui contribue à colporter des rumeurs contre les kilos en trop d'enseignants grasses payés, cette lettre donc n'aurait pas attiré mon attention si elle n'avait été publiée en un temps où les fonctionnaires sont en butte à des attaques venant de toutes parts. Je ne les chéris nullement, ces prébendiers de l'administration, mais mon attention a été retenue, et une déformation professionnelle m'a fait réagir : « Cherchons, me suis-je dit, à qui le crime profite ! Ce petit vieux est peut-être téléguidé ! »

Mes doutes auraient pu être apaisés par la lettre suivante : le jeune étudiant auteur de la rumeur y réagissait, non sans embarras, et tentait de se justifier pour ne pas encourir les foudres de l'enseignant qui allait sans doute l'examiner à la fin du semestre. Toutefois, et sans aucunement vouloir faire injure à votre publication, il m'a paru peu plausible qu'un étudiant suppose qu'un professeur lise *La Distinction* ; je les crois trop occupés par leurs cours, leurs collègues, leurs Facultés et leurs promenades dans les corridors de la vénérable *alma mater* pour s'adonner à de telles distractions. Bref, cet étudiant m'a paru ou trop naïf ou trop probable. Quelle ne fut donc pas ma surprise de constater que ce poète en herbe existe vraiment, et qu'il a commis et publié, au moins une fois, une pièce en prose. Je tiens la référence à la disposition de vos lecteurs incrédules. Toutefois, là encore, la possibilité de la manipulation par une force occulte ne peut être écartée ; il est bien connu que les poètes sont des pions faciles à manier sur l'échiquier des conjurations : ils ont le nez trop près de leur feuille pour saisir les considérations stratégiques.

Ce soupçon s'est fait d'autant plus taraudant que l'intervention d'un troisième correspondant a fait rebondir le suspense et ma méfiance. En effet, s'il est logique qu'un étudiant réponde, et vivement, à un autre étudiant (à qui servirait sinon un séjour à l'Université ?), si tout cela, dis-je, se comprend aisément, mon intuition me conduirait toutefois à douter de l'existence de cet italo-phonie trotskyste. Certes les étudiants tessinois sont légion dans les universités romandes ; mais peut-on raisonnablement supposer que la Quatrième Internationale aurait plus de vigueur au sud des Alpes qu'ailleurs ? Et ne vous a-t-il pas semblé que cette rhétori-

que marxisante sonnait apprise, voire décorative ? Je ne suis pas un conservateur - bien que je voue à la famille royale le respect qui lui est dû. Mais j'ai peine à croire à la survivance d'un tel jargon en notre fin de siècle. L'hypothèse n'est donc pas exclue, que l'auteur de cette lettre ne soit pas forcément son signataire.

Où, décidément, vos rédacteurs anonymes ont dépassé les bornes du crédible, c'est dans la quatrième missive de cette saga épistolaire. Là, décidément, la vraisemblance a été mise à mal. Certes, le jargon de la lettre correspond bel et bien à ce dont certains de nos journalistes emplissent les colonnes des publications qui les emploient - pour le dire en une phrase qui ne trouverait pas grâce à leurs yeux. Seulement l'intention de nuire, et particulièrement de vous nuire, est là patente. Mais quelle est votre naïveté : en publiant cet envoi, vous avez publié un réquisitoire contre vous-mêmes, vous faites le lit de ceux qui voudraient enterrer la liberté d'expression. Le sigle « RP » qui affuble la signature de votre correspondant pourrait bien représenter en fait un « RIP » à votre propre adresse.

Synthétisons : vous êtes faits les supports sans doute involontaires d'attaques caractérisées contre l'Etat et contre les fonctionnaires, contre le système démocratique et contre les milieux d'opposition anti-parlementaire contre l'économie de marché et contre la presse indépendante. Ne trouvez-vous pas que cela suffit, et qu'un peu de prudence s'impose !

Excusez-moi d'avoir été long, mais il me semble que la situation est assez grave pour qu'un avertissement solennel vous soit prodigué. Notez bien que je ne vous accuse pas de fraude. Sans doute vous êtes-vous, de bonne foi, laisser duper par quelque herculein pivroit en mal de facéité. Mais il y a plus grave : peut-être vous êtes-vous, sans le savoir, retrouvés au beau milieu d'une fourmilière diplomatique, peut-être de grandes puissances sur le déclin - et pour cela d'autant plus dangereuses - utilisent-elles votre innocente publication pour faire passer des messages secrets, ou, plus sérieux encore, pour déstabiliser la population. N'oubliez pas qu'ils sont innombrables, les complotiers machiavéliques ourdisant en secret quelque méfait. J'en viens d'ailleurs à me demander parfois si je ne suis pas moi-même un élément de la tromperie ; je chassie bien vite ces doutes en jouant un peu de violon. Mais, pour éviter que vous vous y retrouviez - au violon... -, je ne saurais trop vous recommander de ne pas ouvrir votre courrier des lecteurs à n'importe qui.

Arthur Holmes, de Lucens

**Eh bien si ! La preuve est faite : nous continuons à ouvrir nos colonnes à n'importe qui. [réd.]**

### Perplexité...

Comment vous y prenez-vous pour gérer entre vous les problèmes ressortissant au « harcèlement sexuel » ?

Sylvaine Agulhon, de Montcuq, Lot (France)  
**Simplexité : nous n'embauchons que d'averé(e)s pornocrates. Et si d'adventure ils/elles venaient à vivre « politiquement corrects », nous les enverrions se faire voir chez les Grecs. [réd.]**



Rubrique de l'excitation lexicale

## La minute métonymique

adepes s'extasieront sur le nombre d'entre elles qui peuvent être taxées de « motrices ». Dans le second cas, elle sera brouette, vélo, trottinette ou patin - et alors, « roller », « in line », elle consolidera la réputation mondiale que le Musée Olympique a déjà conféré à une gigantesque métropole lémanique.

Outre le fait de transporter des myriades d'humains, elle sert à abréger l'existence des désespérés, qui se jetteront sous elle ou, juchés dessus, conduiront jusqu'à leur tombeau grand ouvert. Par ailleurs, elle fut un supplice fort apprécié.

Du char, elle sera fort utile, sauf si elle est cinquième - mais on pourra l'exempter de l'opprobre en la disant de secours. Libre, elle porte mal son nom, car elle se laisse aller à la force d'inertie. De la fortune, elle assure un déroulement harmonieux aux cycles de la vie et aux jeux télévisés.

Médissant ou méchant, on y met des bâtons. Compatissant, on y pousse. Philosophes et argumenteurs la constituent en figure immatérielle, en cercle que leurs détracteurs vitupèrent comme vicieux. Les psychologues s'en emparent alors et, fort pratiques mais linéaires, la rebaptisent « double bind ».

Attraction foraine, elle garantit que l'estomac se mette en boule et finisse par lui res-

sembler. Bobine, elle enroule. Poule, elle transmet. Turbine, elle transforme la nature en travail. A aubes ou à godets, elle connaît des avatars innombrables et sempiternellement utiles. Elle joue un rôle central dans le fantasme du mouvement perpétuel, de l'inépuisable de l'énergie.

De vinyle, elle permettait aux teenagers de passer et repasser leurs mélodies favorites. Aujourd'hui elle s'est faite compacte, pour le même usage - et les tubes continuent de combiner la saccade et le ronron.

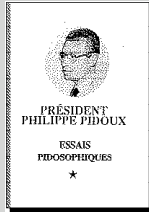
Pour la faire, on s'inspirera du paon, des gymnastes ou du gryuère.

Loué soit, honni soit, le créateur de la roue.

T. D.

(Publicité)

L'autre grand succès du Président Philippe Pidoux



Relié pleine toile isolante, couverture en deux couleurs, 1995, 16 p., Frs 5- à commander au CCP 10-220 94-5 (mention «pidosophie»)

### Notre feuilleton : Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi depuis plusieurs années chez les libraires et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

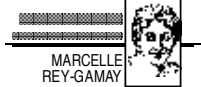
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, le témoignage d'un ancien maociste infiltré dans la police fédérale relevait du fantasme pur et simple.

## LES ÉLUS LUS (XXIII)

### Hauteur de vue

« Si un patelin comme Belmont, où on n'est quand même pas des bouseux, refuse de mettre 20 000 francs pour l'aéroport de la Blécherette, c'est qu'on n'a rien compris à Saint-Exupéry et à la région. » (1)



Cette déclaration, présentée comme fracassante par le journaliste de *24-Heures*, m'a tout d'abord laissée perplexe. Après l'avoir revue à haute voix plusieurs fois, je me suis rendu compte que ce qui me dérangeait c'était surtout la différence de niveau de langage entre les expressions « patelin » et « bouseux » d'un côté, et « mettre » et « francs » de l'autre. A la réflexion, j'ai compris que ce mélange de genres était volontaire et qu'il servait à brouiller le message pour les personnes étrangères au Conseil communal de la localité. Afin de comprendre vraiment tous les sous-entendus de la phrase, je me suis donc efforcée de retrouver les deux versions d'origine. J'ai bien sûr vérifié mes hypothèses à l'aide des pages belmontoises de l'annuaire des PTT.

Premier niveau, familier : « Si un patelin comme Belmont, où y a que trois péouses, est pas foutu de se fendre de deux briques pour la Bléché', c'est qu'on a rien pigé à Saint-Ex' et aux intérêts du coin ! ».

Le second niveau, au style assez soutenu, apporte plus de renseignements : « Si nous, conseillers communales et conseillers communaux de cette charmante bourgade, dont le nom même est une invitation à y séjourner, et où il fait effectivement bon vivre, preuve en est la présence (attestée dans le botin) d'un véritable hédoniste professionnel, rechignons à verser une somme ridicule (comparée

aux dépenses consenties dans le passé pour l'épuration, l'abri de protection civile, le nouveau collège et la grande salle polyvalente) pour participer à une œuvre régionale de grande envergure, c'est que nous n'avons rien compris, d'une part, aux intérêts des nombreuses personnes à responsabilité (je pense aux 10 administrateurs, 10 commerçants, 10 conseillers, 11 architectes, 12 chefs, 13 médecins, 13 représentants, 15 professeurs, 16 directeurs, 25 techniciens, 32 ingénieurs qui ont élu domicile dans notre commune pour sa situation merveilleuse sur les hauteurs du côté noble de l'agglomération lausannoise et pour la proximité de l'autoroute) qui auront de plus en plus recours à l'aviation pour leurs affaires, pour se rendre dans leur résidence secondaire de la Côte d'Azur, pour promener les gosses pendant qu'elle est au fitness ou qu'il est au golf du Chalet-à-Gobet, pour se ressourcer le dimanche en survolant les Alpes, et, d'autre part, à la nécessité de faire preuve de dynamisme pour conserver le siège de la société d'aviation Belnet Air Services (ou taxi pour l'Europe) et pour attirer chez nous encore plus de sociétés d'informatique, de bureaux d'ingénieur et d'architecte, et maintenir ainsi un taux d'imposition très bas (2), ce qui, en fin de compte, profite aussi bien à l'ostéopathe, à la cantatrice, à l'artiste en tombolas et loteries qu'au radio-reporter.

Par ailleurs une lecture attentive de l'œuvre de Saint-Exupéry, que j'ai réalisée pendant le passage des disques au studio de la Première et en renonçant pendant quelque temps à jouer avec ma maquette de train électrique miniature, me permet d'affirmer que l'auteur de *Petit Prince* n'aurait pas hésité à voter pour l'agrandissement de l'aéroport de la Blécherette. Quelques extraits suffiront à vous en convaincre :

« Liés à nos concitoyens par un but commun et qui se si-

teu en dehors de nous, alors seulement nous respirons et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble vers l'Ouest. » (*Terre des hommes*),

« L'illumination n'est que la vision soudaine, par l'Esprit, d'une piste lentement préparée. » (*Pilote de guerre*),

« Pourquoi prendrais-je le parti de ce qui est en herbe contre ce qui sera en dur ? » (*Citadelle*),

« L'aéroport, tu n'as pas à le prévoir mais à le permettre. » (*Citadelle*),

« Mais voici l'heure du danger. Alors on s'épaula l'un l'autre. On découvre que l'on appartient à la même communauté régionale. » (*Saint-Exupéry cité par Maurois*),

« Tu seras d'abord piocheur de terre, bêcheur de terre, et tu te lèveras pour construire un aéroport. » (*Citadelle*),

« Ce n'était qu'un aéroport semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon abri, et il est maintenant unique au monde. » (*Le Petit Prince*),

« Tel aéroport est un refus d'abord de tous les autres aéroports. Et cependant, à cette condition seulement il est beau. » (*Citadelle*)

« Adieu, dit le renard. Voici mon secret : on ne voit bien que de haut. L'essentiel est invisible pour les bouseux. » (*Le Petit Prince*),

« (...) les événements, on les commande, pensait Rivière, et ils obéissent, et on crée un aéroport. » (*Vol de nuit*),

« Vous avouerez qu'il faudrait être de fort mauvais foi pour ne pas saisir l'actualité et le sens de ces propos. »

Les deux tiers des conseillers communaux de Belmont-sur-Lausanne ont voté le crédit en faveur de l'aéroport.

1) Frank Musy, cité dans l'article « Malgré son souci d'économie, le Conseil joue la carte régionale », *24-Heures* du 9.9.95.

2) Honnêtement, je n'ai pas vérifié. Qu'est-ce qu'on parie ?



# Fainéants, profiteurs, imméritants !

« (...) Dans la société contemporaine, ni la pauvreté, ni la clientèle de l'assistance sociale n'ont de statut véritable : ce ne sont que des phénomènes archaïques (le terme même d'"assistance publique" a des relents vieillots), des effets néfastes d'une modernisation mal contrôlée. Il n'y a que des pauvres et des individus mal adaptés. Leur situation est le résultat d'un manque ou d'une déficience personnelle, d'ordre psychologique, relationnelle ou physique. Comme la reconnaissance de ces problèmes personnels n'a aucune valeur universellement reconnue, la tendance à désigner du doigt tous ceux et toutes celles dont on pense qu'ils reçoivent "ce qu'ils ne méritent pas" existe.

Ainsi, le sens commun veut d'une part qu'il y ait des gens qui touchent l'assistance sociale et qui n'en ont pas besoin (et qui se paient avec cet argent une voiture, un cheval, une maison à l'étranger...) et d'autre part qu'il y en ait qui, eux, ont vraiment besoin de l'aide sociale et qui ne la reçoivent pas. Cela signifie à la fois que le monde est mal fait, que l'aide sociale est mal organisée et que les tricheurs potentiels sont partout. Ces tricheurs, pour une partie de la population, ont en plus une couleur bien visible : ce sont des étrangers, qui viennent "profiter" de la Suisse et des Suisses, qui reçoivent une aide "sans rien faire", sans la "mériter". »

« (...) Qu'en est-il, en fait ? Que valent ces prénotions, ces images de la réalité sociale auxquelles les individus croient souvent dur comme fer ? » (1)

## Vraiment ?

« (...) L'aide sociale est vécue, d'abord, comme le lieu de la stigmatisation, et non comme celui d'une possible stratégie. (...) Les personnes que nous avons rencontrées et qui sont amenées à fréquenter – parfois assidûment ! – les services sociaux sont largement incapables de mettre en place des stratégies. Ce ne sont pas des gens qui ne pensent qu'à abuser de l'aide sociale. Ils ne font, comme ont dit, ce qu'ils peuvent pour survivre – et ce n'est pas beaucoup (...). »

« Ce ne sont (...) pas des acteurs qui ont les moyens d'opérer tous les choix : les problèmes qu'ils rencontrent dans leur existence, leur rapport au temps, qui ne leur permet pas, le plus souvent, de se projeter dans l'avenir et de "dresser des plans", leur très large ignorance du fonctionnement du système social les empêche. La division du travail entre professionnels et entre institutions du social n'est pas claire pour eux ; ils ne savent pas ce qu'ils peuvent attendre de tel ou tel service (...). »

« L'utilitarisme – l'intérêt – n'est pas non plus le principe décisionnel dominant. Nombre d'entre ces gens, comme on l'a vu, sont en situation de "non-choix" ou de "renvoi". Leur parcours, et parfois depuis l'enfance, leur est imposé. L'initiative qu'ils peuvent mettre en œuvre est limitée à certains refus d'imposition : on se fait, plus ou moins volontairement, "mettre dehors" de telle ou telle institution sociale. L'image qui s'impose, à

déchiffrer leurs parcours, est celle de la balle de flipper...

« Pour autant, nous n'avons pas non plus affaire qu'à des dominés passifs, acceptant tout, sans hésiter et sans réagir. Car ces hommes et ces femmes, comme on l'a vu, n'agissent pas sans raison. Cela ne veut pas dire qu'ils sont rationnels, dans tout ce qu'ils font, ni qu'ils ont eu raison d'agir comme ils ont agi. Ce ne sont pas forcément des raisons explicites qui dirigent, guident ou orientent leurs actions. Ils peuvent avoir des conduites raisonnables sans être rationnels ; ils peuvent avoir des conduites dont on peut rendre raison, comme disaient les classiques, à partir de l'hypothèse de la rationalité, sans que ces conduites aient eu la raison pour principe. Ils peuvent se conduire de telle manière que, à partir d'une évaluation rationnelle des chances de réussite, il apparaît qu'ils ont eu raison de faire ce qu'ils ont fait, sans qu'on soit fondé à dire que le calcul rationnel des chances ait été au principe du choix qu'ils ont accompli » (P. Bourdieu, *La misère du monde*, Seuil, 1995, p. 150). (...)

« Les utilisateurs des services sociaux ne sont pas de "fines stratégies", des "gens qui connaissent et savent tirer toutes les ficelles", mais des êtres humains qui ont des besoins très réels et qui, hors-jeu d'une société basée sur la compétition économique, cherchent – parfois désespérément – à recouvrer leur dignité d'êtres humains. Ils ne pourront le faire qu'en étant considérés comme tels. » (2)

Extrait de



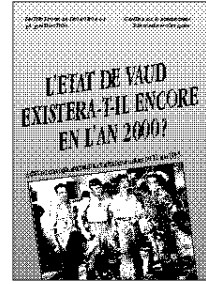
Jean-Pierre Tabin  
Sur les chemins de l'assistance  
Usages et représentations de l'aide sociale  
Editions La Passerelle,  
Centre Social Protestant-Vaud,  
1995, 185 p. Frs 28.00

- (1) Introduction, p. 8-9  
(2) Conclusions, p. 136 et 141.

(Annonce)

## Apéro-mise en vente en présence des auteurs

le samedi 4 novembre à 11h00  
à la librairie Basta !, Petit-Rocher 4



### L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000?

Actes du colloque du 11 mai 1995  
Co-édité par l'Institut pour la Promotion de la Distinction  
et le Centre de Recherches Périphériques  
104 p., couverture deux couleurs,  
format A5, FS 12.- / FF 50.- / FB 187.-

### Table des matières

Jules-Etienne Miéville	Yvette Jaggi
Avant-propos	Le pain, le sel, le vin, l'eau tiède et le reste
Francis Fouquoyamazé	Découverte
La fin de l'histoire a-t-elle eu lieu en 1845?	Tapuscrit notarial trouvé dans une bouteille
Centre d'Etude du Comportement de l'Elite Politique	Célestin Schnouf
Pathoanalyse d'un gouvernement cantonal	From Catastroph Thom Theory to Chaos, a Look to the Orbit of the "Canton de Vaud" in the sociological Phase Space
Th. B. Bittl	Fondation Accouet du Cafoinet Les Vaudois et l'amour d'Eloi
Cheptel et sondages par quotas : vaches, cochons, mutatis et mutandis	Le Chef du Bureau des Abris du Service des Helvétiques de l'Office des Divers du Centre de Recherches Périphériques
Musée Parallèle du Méridien d'Oleyres	Vers la République
Recueillement	Aventicienne et canton d'Avenches
Centre d'Etudes de la Pensée Politique, Positive et Phynancière du Président Philippe Pidoux	Pierre Bondieu
Montée, triomphe et chute du libéralisme aveugle. Etude sémiologique de l'évolution des montures de lunettes de Philippe Pidoux	Esquisse d'une théorie de la pratique du Conseil d'Etat. Vaud, vache, cochon, couvée
Bureau international de Réflexion	Absalon Agapès
Les valeurs suisses, représentées en Romandie par le Valais, entraîneront le phagocytage de Vaud par le Valais	Chronique d'une crise politique, mais tant que vit le pays, l'espoir demeure
Association des Amis de l'Etat de Vaud	Fonctionnaire Corminax
Manifeste	Contribution neuchâtoise
Déclaration solennelle dans le TSOL de 19h01	Doyen Grivel
	L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000?

## Sciences humaines en dix lignes



Philippe Van Paris  
**Qu'est-ce qu'une société juste ?**  
Introduction à la pratique de la philosophie politique,  
Le Seuil, La couleur des idées (sic!),  
1991, 312 p., Frs 50.80

Tout petit déjà, le monde me semblait mal fait. Injuste, que mon frère soit plus fort que moi. Injustes, les copains au jeu de bille. Injuste, le prof d'allemand qui me

punissait (recopiez finf mal cet exercice !)

A l'adolescence, ce sentiment s'accroît. Injuste, que Véronika ne me regarde pas. Injuste, que je n'aie pas de boguet. Injuste que je doive rentrer si tôt à la maison.

Encore aujourd'hui, à chaque fois que j'écoute Bernard Pichon, je trouve le monde injuste. Quand le vois d'ailleurs, je le trouve encore plus injuste...

Alors, vous pensez. Un éthicien qui vient m'expliquer ce que c'est qu'une société juste. Yeah! Je le vois, je l'achète, je le lis. Bon, je ne cache pas, et c'est juste de le dire, qu'après la lecture de ce livre... je ne sais pas toujours très bien. L'utilitarisme a ses avatars, Rawls est original, le marxisme vit un véritable dilemme et le libéralisme est ambivalent – ce que je savais depuis longtemps. Et van Paris, après avoir critiqué chacune de ces théories et montré ses préférences, dans un véritable plaidoyer pour la recherche, en appelle à de nouvelles réflexions. Mais de là à nous confier ce qu'est une société juste...

Bref, un livre sévère (mais juste), utile pour faire le point sur l'éthique contemporaine. (J.-P. T.)

## Faits de société

**Audacieuse campagne publicitaire internationale d'une PME lausannoise spécialisée dans la librairie**



La Gazzetta dello Sport, 1<sup>er</sup> février 1995

## Faits de société

### Le Conseil d'Etat vaudois est-il sous l'influence d'une secte ?

Orchidée les suivait et les observait. Elle ne s'amusait pas car elle s'amusait à déjouer leurs projets. Elle s'attachait à leur chef en attirant leur imagination et en perturbant leur esprit jusqu'à ce qu'ils deviennent de simples jouets entre ses mains. Pourtant, jamais elle ne les parvenait au point qu'ils puissent un jour devenir, comme elle, des succubes ou des incubes.

Depuis bientôt cinq mille ans Orchidée s'appliquait à remplir son horrible tâche, celle de freiner l'évolution de l'humanité. Sa méthode était toujours identique : elle apparaissait aux hommes dans toute sa splendeur et n'avait point de difficulté à les pervertir. .



Jean Valperce  
**Orchidée sauvage**  
Roman ésotérique et initiatique  
(science fiction et réalité)  
Editions Avenir Malgré Tout,  
Rolle, 1984, p. 18

# Pétarades foireuses

QUI s'en souvient encore? Dans les années soixante-dix, Thomas Molnar, avec notamment *La Contre-révolution*, *La Gauche vue d'en face* ou encore *Le Déclin de l'intellectuel*, s'était forgé une réputation de polémiste. Il se laissait volontiers ranger dans la lignée prestigieuse de Rivarol, Edmund Burke, Joseph de Maistre, voire, plus près de nous, Jacques Bainville et Cioran. C'est-à-dire de tous ces polygraphes réactionnaires, incisés vituperateurs des chimères de l'intellect, qui mettent leur point d'honneur à manier la plume comme un scalpel et ne dédaignent point, au besoin, de guerroyer farouchement contre les « progressistes » dans le champ théorique et politique.

Or, après plusieurs années de silence, voici qu'il vient de commettre à nouveau. Son dernier opuscule se donne pour un pamphlet que l'auteur a voulu, selon ses propres termes, « preste, leste, enlevé ». « Foin des diagrammes, histogrammes et autres jeux de plots cérébraux dont s'affriandent les aliborons modernes du décevalage sociologique, nous avertit-il d'emblée. Dans ce mince ouvrage qui n'est qu'une saillie d'humour, je me suis laissé guider par mes connaissances historiques et le seul bon sens. Oui, le bon sens seul (1). »

Abruptement énoncée, sa thèse se réduit au postulat suivant : contrairement à un préjugé universellement répandu, le véritable moteur de l'Histoire en Occident, depuis deux siècles, serait la petite bourgeoisie. Coïncée entre les classes laborieuses illettrées, hétébétés par le travail et les divertissements vulgaires, et les classes possédantes repues, solidement assises sur leur aisance matérielle et leurs certitudes hégémoniques, elle serait la classe inventive par excellence. Cette petite bourgeoisie fétiche,

Thomas Molnar la décline sur le paradigme du paradoxe lyrique : « *Bien qu'elle se signale de façon déroutante pour l'observateur par une démarche d'auto-dénégation et d'exomination systématiques (on se défend d'en faire partie, presque on s'en excuse...), c'est elle, la classe modale sinon majoritaire des sociétés modernes, qui se révèle indubitablement la plus créatrice. Rien d'étonnant à cela : rendue inquiète par son statut hybride, toujours anxieusement projetée vers demain dont elle attend, pour prix des efforts consentis aujourd'hui, un surcroît d'être (oublieuse que la souffrance présente n'achète pas la quiétude future), elle est par là même la classe appelée à façonner l'évolution de l'humanité, celle que le destin courtise. Et, eu égard à son inépuisable fécondité historique, on serait prêt à lui passer cette évasive pusillanimité de vant ses responsabilités qui est pour ainsi dire sa marque de coquetterie naturelle, comme on pardonne à de charmantes évaporées la vacuité de leur babillage à proportion qu'elles sont jolies.* »

## Un moteur qui s'emball

Et Molnar d'illustrer son propos par la fastidieuse énumération, après quelques considérations oiseuses sur « l'exemplarité sociale du principe de laboratoire » (2), des plus notables vocations scientifiques, artistiques ou religieuses de l'Ancien et du Nouveau Monde de 1600 à nos jours, qu'il croit devoir assigner à l'origine petite-bourgeoise de ceux qui en furent les porteurs. Mais bien vite il retrouve son terrain d'élection : la querelle historique, — et c'est « pour dénoncer le fait que l'esprit collectif de la petite bourgeoisie, au contraire des vocations individuelles que nous avons saluées, se soit plusieurs fois manifesté dans l'Histoire sous l'aspect d'un génie malfaisant. »

Sans nous arrêter aux développements qu'il consacre aux révolutions anglaise et française du passé, nous auscultons brièvement le cœur même de son argumentation, qui consiste à attribuer à la petite bourgeoisie « l'invention des deux idéologies phares du vingtième siècle » : le nazisme et le communisme. « *La petite bourgeoisie, déclare-t-il péremptoirement, ne pouvait en effet se satisfaire, de par son instabilité psychologique fondamentale, que de doctrines de pouvoir qui lui permettent de nier toute segmentation et sectorisation sociales, et, se rendant ainsi invisible, de dissimuler sa domination.* » Il poursuit en ironisant sur le nazisme qui se proclama « fusionnel et transclassiste », ce qui constituait « la moins aimable des plaisanteries » et « les pro- ou philosoviétiques de toute obédience qui arguèrent de la prétendue propriété collective des moyens de production pour voiler la suprématie effective de la classe dans laquelle ils refusaient de se reconnaître. » A y regarder de plus près, cependant, il apparaît qu'il déverse l'essentiel de sa bile sur les intellectuels abusés par le système soviétique (3), et s'efforce plutôt bonnement de combiner les allusions historiques assassines à des incursions dans l'actualité par le biais de phrases à l'emporte-pièce sur le modèle de celle-ci : « *Rappelons-nous aussi le Lénine de Que Faire? affirmant que le prolétariat est spontanément réformiste et que le marxisme doit lui être inoculé de l'extérieur par l'intelligentsia révolutionnaire. N'est-il pas notoire, du reste, que les théoriciens réellement issus des couches ouvrière ou artisanale étaient, au pire, libéraux, au mieux, réformistes, et qu'aujourd'hui encore l'électorat de base, à gauche, est souvent moins claudaudant que les appareils permanents qui s'instituent ses représentants autorisés? »*

Quoique ébaubi par une telle débauche langagière, on est amené néanmoins à s'interroger sur les critères récongnitifs de petite bourgeoisie retenus par Molnar et sur la définition qu'il donne de « la classe élue, pour le meilleur et pour le pire ». Déception : il n'excite que de statistiques fiscales pour pointer l'existence, à ses yeux évidente, d'une classe « mi-moyenne » (4) qui supporterait selon lui l'essentiel du fardeau fiscal et se situerait à égale distance des plus gros contributeurs comme des plus démunis. Dans cette catégorie en passe de devenir majoritaire, l'auteur (qui décidément ratisse large) inclut en toute indifférenciation les plus qualifiés des travailleurs manuels, ainsi que les cadres intermédiaires et inférieurs (ou agents de maîtrise). Compte tenu du déclin des couches rurales, il évalue sans barguigner cette « petite-moyenne » bourgeoisie à 65-70% de la population totale (5).

## Un mécanicien manchot

De ces constatations fumeuses il se juge habilité à déduire le pronostic suivant : « *La haute bourgeoisie, à laquelle la noblesse s'est de longue date assimilée, se sent plus à l'aise pour assurer la marche de ses affaires dans un système libéral. Ce qui subsiste de classe ouvrière organisée requiert impérieusement les libertés d'expression et d'association. Les rentiers de la propriété (foncière ou bâtie) savent pertinemment qu'ils auraient tout à redouter de l'établissement d'une dictature, forcément populiste et démagogique dans nos communautés massives et urbaines, insidieusement gangrenées par la socialisation rampante de nos complexes édifices législatifs. Bref : je n'aperçois d'invention historique possible que dans la petite bourgeoisie qui verrait, comme maintes fois déjà dans le passé, sa promotion dans un régime d'au-*



Wladimir Ilitch Oulianov, un petit-bourgeois ?

## torité à tendance totalitaire.

Thomas Molnar s'offre toutefois le luxe suprême de concéder à un contradicteur fictif que la petite bourgeoisie est devenue désormais tellement majoritaire que sa fabuleuse créativité historique pourrait s'en trouver altérée ; mais c'est pour immédiatement lui objecter (argument qu'il certifie « puisé aux meilleures sources marxistes ») que « *ce qui fut à l'origine comporte-ments sociaux peut se survivre sous la forme de comportements culturels, détachés de l'infrastructure qui leur a donné naissance. Ils constituent dès lors un bloc idéologique autonome, une matrice comportementale léguée par l'histoire antérieure et transmise par les instances d'éducation prises au sens large : école, traditions familiales, émulation professionnelle, récits éducatifs. Qu'on songe, parmi bien d'autres singularités remarquables, à la permanence d'une Suisse parcimonieuse où se perpétuent jusqu'aujourd'hui d'invétérées habitudes d'épargne, quand bien même celle-ci n'a cessé d'être fiscale-ment pénalisée, ou encore à la ferveur jamais démentie des pédicures de Neuilly pour les nourrices morvandelles, malgré la diffusion d'une information de plus en plus ciblée sur les ravages de la listériose (6).* »

Entreprendre de réfuter Thomas Molnar? A quoi bon... Il suffit de marquer que jamais il ne construit son objet ni ne circonscrit son champ d'investigation. Et il serait aisé de montrer que sa tierce classe est une notion fourre-tout, autant que le tiers état ou le tiers monde. Si son concept de classe « mi-moyenne » présente à la grande rigueur une signification opératoire dans les séries fiscales telles qu'on peut les dégager des rôles d'imposition, c'est pécher par nominalisme que de subsumer sous la même étiquette englobante, sans plus de spécification, des réalités sociales parfaitement hétérogènes au mode d'acquisition des revenus, à la position dans le processus

productif ou décisionnel, aux traditions idéologiques ou culturelles, au niveau de formation. Toute sociographie sérieuse suppose un arrière-plan diachronique solide. Alors?... Alors demeure un essai polémique dont on discerne mal les intentions profondes. Thomas Molnar serait-il un petit-bourgeois qui exhale son amour-haine envers sa classe d'origine? Ou, plus simplement, faut-il voir dans cette publication l'ultime recours d'une collection des Éditions Gallimard qui se languit, en quête de renouvellement?

Quoi qu'il en soit, il y a toujours lieu de craindre lorsqu'on donne la parole à un vieil universitaire acrimoneux qui ne sait plus qu'inventer pour faire parler de lui.

Il y a lieu de.

D. S.



Thomas Molnar  
*Le Moteur de l'Histoire*  
le débat, Gallimard, août 1995,  
197 p., Frs 28,80

- (1) Réminiscence culturelle inconsciente de « La France seule » de Charles Maurras?
- (2) Les laboratoires trop bien équipés accuseraient un rendement décroissant des résultats de la recherche. Selon un physicien du C.N.R.S. français, les laboratoires japonais infirmeraient cette « loi ».
- (3) De fait, la tonalité et l'axe de ses attaques s'inspirent largement du révolutionnaire polonais anarchisant et russophone Jan Wacław Makhaiski, dont certains écrits du début du siècle ont été regroupés dans la collection Points Politique des Éditions du Seuil, sous le titre *Le Socialisme des intellectuels*.
- (4) ?
- (5) A quel pourcentage estimerait-il le lectorat de *La Distinction* ressortissant à cette catégorie attrape-tout? 99,84 ou 99,87%?
- (6) Sic.

(Annonce)

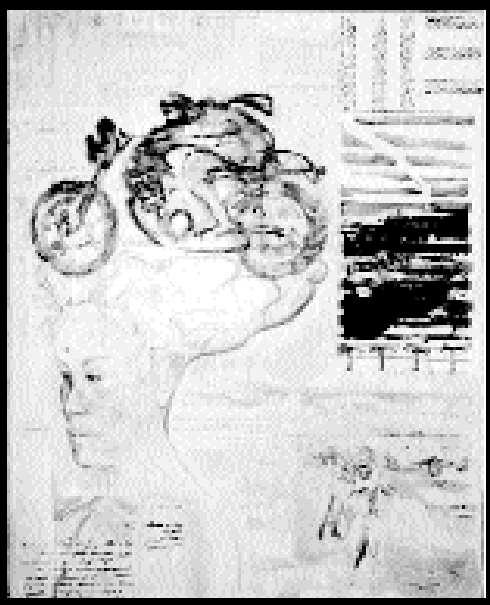
## The Mo-meridian 6° ou la reconquête de Moresnet

RALPH SOUREN,  
PEINTRE-VOYAGEUR NÉERLANDAIS  
RÉCIT PICTURAL

DU 23 NOVEMBRE AU 30 DÉCEMBRE

VERNISSAGE LE 23 NOVEMBRE DES 18H00  
ANIMATION MUSICALE AVEC  
SWING TWICE  
ANDREAS IRMEN (SAXOPHONES)  
JACQUES MÜHLEHALER (CONTREBASSE)

GALERIE BASTA!  
Petit-Rocher 4 Lausanne



# Furet au pays des Soviets

ON ne saurait en parler sans en avoir tâté. Le communisme est opaque aux profanes, comme les pensionnats de jeunes filles et l'alcoisme. François Furet a fait sien cette vérité, lui qui écrit: «...seuls les ex-communistes possèdent à la fois l'expérience intérieure du système et la possibilité de l'analyser de l'extérieur.» Il reste fidèle à son principe. Ainsi certains s'étonneront qu'un ouvrage qui prétend traiter «le destin de l'idée communiste depuis 1917» s'arrête au rapport de Krouchtchev lors du XX<sup>e</sup> congrès du PC soviétique. Trente années, pas vraiment insignifiantes, sont escamotées au passage. Mais, voyez-vous, Furet avait quitté le PCF en 1956: rigoureux dans sa méthode, il a sans doute voulu que son récit se limite à sa période de compétence.

La presse nous a annoncé un bijou historiographique, «un de ces livres rares qui font si bien fête à l'intelligence qu'ils tiennent aussitôt à cœur» (J.-P. Rioux dans *Le Monde des Livres*). Il y a là du vrai, Furet a lu les meilleurs auteurs: Orwell, Luxemburg, Souvarine, Victor Serge, Vassili Grossman et quelques autres. Il ne raconte pas d'énormité majeure sur un sujet qui en sécrète tant, il n'ignore pas, par exemple, que la guerre d'Espagne dissimule une véritable révolution, étouffée par la vaste épuration politique que menèrent les staliens. Après bien d'autres, l'historien chéri des médias saisit clairement la contradiction majeure du communisme: «une idée messianique investie dans un territoire».

Mais son ambition ne s'arrête pas à décrire la trajectoire du mouvement communiste, il veut «penser l'idée».

## En route pour la métahistoire!

Il commencera donc par la genèse. L'explication furetesque du communisme se résume à deux causes: la guerre de 14-18, qui a bouleversé l'Europe de fond en comble, qui a homogénéisé dans les tranchées les masses populaires européennes, et les a par la suite propulsées sur une scène politique auparavant réservée aux élites -là, le lecteur n'est pas vraiment assis par l'originalité de la pensée; et la haine du bourgeois, cet «autre nom de la société moderne». Ce rejet de l'homme riche et content de l'être vien-

draît d'une contradiction, permanente depuis la Révolution française, entre les idéaux démocratiques et la réalité inégalitaire de la société industrielle. En résumé, une guerre, «déclenchée par accident», et une passion moralisatrice, voilà qui suffit à expliquer un mouvement à prétention universaliste qui a balayé la planète pendant près d'un siècle.

Des facteurs sociaux pour expliquer l'apparition et l'évolution du communisme? Quelle horreur, vous n'y pensez pas! Le furetisme veut que la révolution russe, comme la française, comme toutes les révolutions, soit un phénomène entièrement circonscrit dans l'orbite des concepts et des combinaisons politiques. La réalité vécue des sociétés n'y a qu'une place accessoire, voire même gênante comme on le verra par la suite.

Héritage de son passage au PCF, Furet se donne de la joie en tripataillant tout au long de son livre l'idée du voisinage («cousins, pas frères») du fascisme et du communisme. Blasphème absolu pour un militant des années cinquante, cette audace tombe à plat aujourd'hui. Dans le même élan, il s'en prend avec féroce à l'antifascisme, valeur sacrale des années trente et quarante, qui n'est pour lui qu'une association contre nature entre démocrates et staliens, au prétexte d'un ennemi commun, mais oubliée de mentionner que l'anticommunisme d'avant-guerre opérait le même amalgame entre bourgeois effrayés et nazis montant à l'assaut du vieux monde.

Furet se veut homme de pure raison et démocrate bon teint; en fait son souci permanent est de laver la démocratie française de son origine révolutionnaire, lourde tare. Ce rejet fulminant des révolutions, réduites à la seule Terreur, l'empêche évidemment de s'interroger sur la nature des régimes renversés par ces révolutions, ou de porter le moindre intérêt aux mélanges variés de réformes politiques et de mouvements populaires qui firent sombrer les régimes de parti unique dans l'Est de l'Europe.

De quoi notre héros remplit-il alors ses pages? Il nous annonce un *Essai sur l'idée communiste au XX<sup>e</sup> siècle*. Ce sous-titre est trompeur. Les sources utilisées par Furet sont essentiellement françaises, et il le sait, s'excusant parfois de cette partialité par

de courts commentaires sur les philosophes britanniques, les communistes hollywoodiens, Lukács ou Orwell. Le francocentrisme ou la difficulté d'apprendre les langues étrangères ne sont pas ici seuls en cause, car cet exclusivisme lui permet d'agiter son hochet, d'incriminer la tradition républicaine française qui, par amour des jacobins, a paré les bolcheviques de toutes les grâces et endormi les consciences face à la dictature moscovite. Dans cette optique, les sources françaises sont essentielles pour que ce facteur joue à plein. D'autres sources nécessiteraient d'expliquer l'influence du communisme en Allemagne ou en Indonésie, pays réputés peu sensibles à la mystique robespierriste.

Outre ce biaisage des perspectives, il y a quelque chose de plus gênant pour un historien: Furet semble un peu

brouillé avec les faits. Quand il daigne en mentionner quelques-uns, ce qui est somme toute assez rare dans son gros ouvrage, ils sont souvent relégués dans les notes, avec des étrangeries comme ce «général» Noske qui combat les spartakistes (p. 78) -ce travestissement d'un dirigeant socialiste va de pair dans le livre avec une idéalisation récurrente de la social-démocratie; ce Lénine qui rentre à Petrograd en partant de Genève (p. 158); et même, mais c'est de la géographie, cette Vistule qui coule en Finlande (p. 366)

Si ses idées ne font pas tomber les chaussettes, si ses redites usent la patience du lecteur, force est de reconnaître au Furet un sens indéfinissable de la formule: «les hasards d'une croyance investie dans un objet d'expérience» ou «le communisme a prolongé son bail grâce à l'antifascisme».

Cependant ce talent n'aboutit souvent qu'à la mise en scène grandiloquente d'abominations dénoncées à leur époque déjà. Au milieu du livre, notre historien nous annonce avec un vocabulaire de journaliste au *Nouveau Quotidien* «un des secrets les mieux gardés de la politique communiste au XX<sup>e</sup> siècle». Quel est-il? C'est tout bêtement la fameuse tactique «classe contre classe» de la fin des années vingt, qui, faisant des sociaux-démocrates des ennemis plus menaçants que les nazis, a contribué à la montée d'Hitler au pouvoir. Même un étudiant de cinquième année en lettres sait cela de nos jours!

Il y a chez Furet un idiotisme amusant: de nombreux passages débudent par la formule «il y a quelque chose de mystérieux», comme si notre Tintin, courageux explorateur, se trouvait en face d'une jungle impénétrable, machette conceptuelle à la main pour tailler des pistes dans les lourdes lianes de l'idéologie. Tous, contemporains des faits ou analystes ultérieurs, se sont perdus, je suis seul à connaître le Chemin. Cette réinvention permanente de l'eau tiède devient grotesque lorsque l'auteur ne trouve à écrire après 570 pages sur le sujet que cette pitoyable conclusion: «...la manière dont s'est

décomposée l'Union soviétique, et par la suite son Empire, reste mystérieuse.» Et son développement se borne à évoquer l'épuisement de l'économie soviétique par la course aux armements, la remontée du taux de mortalité et les maladroites politiques de Gorbatchev. Trente ans d'évolution des sociétés est-européennes, les revendications et les luttes des peuples de l'Empire n'ont pas droit là encore à la plus petite mention.

La conclusion se veut crépusculaire: «Nous voici condamnés à vivre dans le monde où nous vivons.» Furet est, que Chateaubriand fut à la littérature: une grande diva, mais rien de plus.

C. S.

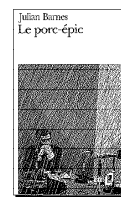


François Furet  
*Le passé d'une illusion*  
Essai sur l'idée communiste  
[en France] au XX<sup>e</sup> siècle  
Robert Laffont/Calmann-Lévy,  
janvier 1995, 580 p., Frs 46.20



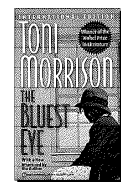
Semion Faïbovitch,  
portrait de famille en intérieur, 1982

## Surtrître à trouver



Julian Barnes  
*Le porc-épic*  
Folio, avril 1995, 204 p., Frs 8.60

Cet astucieux petit roman paru en 1992 déjà reprend, pour l'inverser, un des grands thèmes de la littérature sur l'Union soviétique depuis les années trente: le procès politique. Après le lever du Rideau de Fer, la question s'est posée peu ou prou dans tous les pays autrefois socialistes de juger les anciens dictateurs. Il s'en est suivi la cohorte de problèmes politiques, juridiques et moraux que l'on peut supposer. Dans une Bordurie de roman qui ressemble passablement à la Bulgarie d'après Jivkov, Barnes imagine le procès de l'ex-tyran, bougonnant et grossier, mené par un jeune procureur tout pénétré d'esprit démocratique et de principes juridiques, du moins au début. En russe, on parle de «mettre des gants pour attraper les porcs-épics»; en français il faut «une longue cuillère pour manger avec le diable». (C. S.)



Toni Morrison  
*The Bluest Eye*  
Signet, 1994, 215 p., \$ 5.99

Dans *The Bluest Eye*, Toni Morrison (Prix Nobel 1993 de Littérature) nous conte la destruction et la plongée dans la folie d'une adolescente black qui rêvait qu'à force de prier lui adviendrait le miracle de se voir doter des yeux les plus bleus du monde. L'histoire se déroule à Lorain (Ohio) au début des années quarante (lieu et années d'enfance de l'auteur), en milieu noir et démuné. L'argument de départ est particulièrement sordide: la fillette se fait violer et engrosser par son père alcoolique qui réussit, en outre, à bouter le feu à la maison... Pour nous interdire les trompeuses facilités du pathos, Toni Morrison a choisi de «casser» son récit en plusieurs fragments qu'elle laisse au lecteur le soin de réassembler. Elle recourt successivement à divers points de vue narratifs qui sont ceux des protagonistes de son roman, hormis celui -inaccessible parce qu'au-delà du verbalisable- de la victime. Bien que vingt-cinq ans plus tard, dans une préface de 1993, elle juge sévèrement, sur le plan littéraire, sa tentative d'alors, elle ne saurait nous détourner de constater qu'elle a rendu remarquablement palpable ce que pouvait être le tragique d'une conscience noire américaine dans ces années-là: celle d'un groupe humain qui porte sur lui-même et intègre le regard dévalorisant du groupe dominant. Qui est amené à haïr son être, à éprouver, en d'autres termes, la plus névrotique des aliénations. Ajoutons enfin que rarement, nous semble-t-il, la sexualité féminine a trouvé des accents aussi vrais, drus et cependant poétiques, sans équivoque que sans vulgarité. (J.-J. M.)

(Annonce)

Invitées par Solfal  
(Solidarité avec les femmes d'Algérie)  
et le Crachoir  
**Des femmes d'Algérie  
parlent librement  
(littérature, musique)**  
Vendredi 3 et samedi 4 novembre  
21h00  
Entrée libre, Théâtre de l'Arsenic  
Route de Genève 57, Lausanne

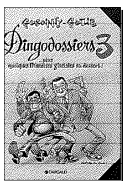




Youri Jigounov  
Les lettres de Krivtsov  
Le Lombard, février 1995, 48 p., Frs 22.-

Bon, d'accord, ce n'est pas un chef-d'œuvre de narration graphique. Mais les bandes dessinées ayant quelque lien avec la réalité de notre époque sont trop rares pour rater cette occasion. L'auteur, nous dit le service de presse, est un Moscovite de 26 ans qui a débarqué un beau jour à Bruxelles avec ses planches sous le bras. Même en faisant la part de la mythologie publicitaire, on se doit de dire chapeau. L'éloignement du milieu éditorial serait-il la condition première pour réaliser quelque chose d'original?

Il ne faut pas se laisser rebuter par une couverture du dernier quelconque et un début qui ressemble à une histoire de guerre comme toutes les autres. Cet album prétexte une chasse au trésor pour nous faire visiter la Russie étsinienne, avec sa confusion, son humiliation, ses ivrognes, ses truands et le souvenir omniprésent de la «grande guerre patriotique». Le héros est un brave jeune homme maladroit, enquêteur largué, séducteur irrésolu, et le petit mystère finira en eau de boudin, avec un coupable bien innocent. Bref, une histoire qui se déginglingue dans un pays qui fait de même. (M. Sw.)



Goscinnny & Gotlib  
Dingodossiers 3  
Dargaud, juin 1995, 78 p., env. Frs 27.-

Des inédits de la série des Dingodossiers (1965-1968), absents de ma bibliothèque! Des Gotlib dont j'ignorais tout! Une fois de plus, l'amateur éclairé de bandes dessinées (AEBD) aura frétilé et se sera précipité. Las, l'AEBD n'a pas ri durant sa (longue) lecture. Une fois de plus, l'AEBD aurait mieux fait de réfléchir avant d'acheter, et de se demander pourquoi ces raretés étaient restées dans l'oubli. Réponse: parce qu'elles ne méritaient pas d'en sortir, et que les auteurs (du moins le survivant et les héritiers de l'autre) avaient eu le bon goût de résister plus de vingt ans à la publication de ces authentiques *croûtes*. Tant pis pour l'AEBD. (M. Sw.)



Joseph Moncreur March  
Art Spiegelman  
The Wild Party  
Pantheon Books, novembre 1994, 111 p., Frs 40,50

Au début, la seule chose qui m'a empêchée d'acheter tout de suite ce très beau livre, c'est l'idée de devoir lire un poème de 111 pages en anglais. Je savais que Spiegelman, fort de la notoriété acquise par la publication de *Maus*, s'était abandonné à un caprice: illustrer et éditer l'œuvre d'un obscur poète et écrivain de ce siècle, *The Wild Party* de Joseph Moncreur March. Aux Etats-Unis, la première édition en a été vite épuisée, mais fallait-il se fier à ce succès?

En lisant la préface de Spiegelman, le récit de sa découverte de l'ouvrage chez un bouquiniste, mon doute s'accrut. Combien de fois, cédant à l'appel d'une belle reliure, je me suis retrouvée avec un navet de plus dans ma bibliothèque... Mais quand même, Spiegelman avait succombé à ce texte, et Burroughs en personne lui avait confié que la lecture de ce poème l'avait poussé à devenir un écrivain. Alors, autant essayer de le parcourir.

Bravant le regard impatient du libraire, debout, transpirant légèrement dans mes habits trop chauds, mes sacs à commission encombrant le passage, il ne me fallut pas longtemps pour me décider. Envoutée par les premières lignes de ce récit sombre et vénénéux, j'eus soudain hâte de rentrer chez moi pour le lire tranquillement.

Le poème est léger pourtant, insouciant et terrible, prenant les tripes comme la voix rauque d'un chanteur fatigué. Tom Waits aurait pu chanter l'histoire de Queenie et Blurr, histoire d'une liaison, d'une colère, d'une trahison; histoire d'un amour qui finit mal. «Queenie was blond, and her age stood still, / And she danced twice a day in vaudeville. / Grey eyes. / Lips like coals aglow. / Her face was a tinted mask of snow. / What hips / What shoulders / What back she had! / Her legs were built to drive men mad. / And she did. / She would skid. / But sooner or later they bored her: / Sixteen a year was her order.»

Le premier acte - la colère - posé, l'orage éclatera lors d'une party tourmentée, une fête sauvage, une fête d'après minuit, quand les Cendrillons se sont enfuies et que chavirent les inhibitions.

«She stopped the vic (1) / And put on a record so blue it was sick.» Danse, alcool, séduction, jalousie, le drame se joue en quelques heures. Un seul lieu, le deux pièces de Queenie et Blurr. Une fin abrupte: «The door sprang open / And the cops rushed in.»

Le travail d'illustration de Spiegelman surprendra un peu les lecteurs de *Maus*, pas de phylactères, pas de cases. Des images qui font penser à des gravures sur bois art déco, mises en mouvement grâce aux techniques graphiques propres à la bande dessinée. Intimement mêlées au texte, elles forment avec lui un tout indissociable.

Voilà donc une merveille d'esthétisme et de décadence. Si en plus vous aimez les beaux livres, ruez-vous donc chez votre libraire, vous y trouverez peut-être encore une première édition de l'ouvrage, privilège des restes de stock européens.

Si l'idée de lire un poème en anglais vous stresse, vous le trouverez déjà traduit en allemand, et certainement bientôt en français et en italien. Mais si vous n'aimez pas du tout la poésie, alors tant pis pour vous. (A. B. B.)

(1) Gramophone - Victorrola.

# La petite chaperonne rouge

Il était une fois une jeune personne que l'on appelait la petite chaperonne rouge. Elle habitait avec sa mère à la lisière d'une grande forêt. Un jour, sa mère lui demanda d'apporter un panier rempli de fruits frais et d'eau minérale à sa grand-mère, -non pas parce que c'était un devoir de fille envers sa mère, vous pensez bien, mais parce que le faire était généreux et contribuait à créer un sentiment amical et communautaire entre elles. De toute façon, la grand-mère n'était pas malade mais en pleine possession de ses moyens physiques et mentaux et était parfaitement capable de prendre soin d'elle-même comme tout adulte d'âge mûr.

Ainsi donc, la petite chaperonne rouge partit avec son panier à travers les bois. Or beaucoup de personnes pensaient que la forêt était un endroit dangereux et plein de mauvais prêtres et n'y mettaient jamais les pieds. Cependant, la petite chaperonne rouge avait assez confiance en sa sexualité à peine éclosée pour ne pas se laisser intimider par cette imagerie simpliste freudienne. Chemin faisant, la petite chaperonne rouge fut accostée par un loup qui lui demanda ce qu'elle transportait dans son petit panier. Elle répondit: «Une collation pleine de vitamines pour ma grand-mère qui est bien évidemment une adulte mûre et capable de s'occuper d'elle-même.»

Le loup lui dit: «Sais-tu ma petite qu'il est dangereux pour une fillette de se promener ainsi seule à travers les bois?»

La petite Chaperonne rouge répondit: «Je trouve votre remarque sexiste des plus outrageantes, cependant je n'en ferai point cas car votre statut traditionnel de marginal et le stress qui en est le corollaire vous a poussé à développer votre propre vision du



Gotlib, Au p'tit bois charmant, quand on y va on est à l'aise

monde qui est forcément valide de votre point de vue. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, il faut que je m'en aille.»

La petite chaperonne rouge reprit sa route en restant sur le chemin principal. Mais, comme son statut de marginal l'avait aidé à se départir de l'esprit linéaire propre à la pensée europocentriste, le loup connaissait un raccourci pour aller chez la grand-mère. Il entra dans la maison et mangea l'aïeule, action tout à fait normale pour un carnivore comme lui. Puis, sans s'embarasser de principes rigides et traditionalistes sur les rôles masculins et féminins, il enfila les habits de la grand-mère et s'installa dans son lit.

La petite chaperonne rouge entra dans le cottage et dit: «Mère-grand, je t'ai apporté une petite collation diététique, sans sodium ni graisses, afin d'honorer ton rôle de sage matriarche nourricière.»

Depuis le lit, le loup dit tout doucement: «Viens plus près, mon enfant, afin que je puisse te voir.»

La petite chaperonne rouge lui répondit: «Oh, j'avais oublié que tu es dotée d'une vision réduite, semblable à celle de la chauve-souris. Mais grand-mère, comme vous avez de grand yeux!»

«Ils ont beaucoup vu et beaucoup pardonné mon enfant.»

«Grand-mère, comme vous avez un grand nez -mais bien sûr ce concept est relatif car il est attirant à sa façon.»

«Il a beaucoup senti et beaucoup pardonné mon enfant.»

«Grand-mère, comme vous avez de grandes dents.»

Le loup répondit: «Je suis heureux d'être qui je suis et comme je suis.» Et là-dessus, il saisit la petite chaperonne rouge entre ses fortes mâchoires afin de la dévorer. La petite chaperonne rouge se mit à hurler, non pas par peur de la tendance du loup à aimer le travestisme, mais plutôt à cause de cette irruption forcée dans son espace vital.

Ses cris furent entendus par un bûcheron (ou plutôt un technicien en fourniture de

bois de chauffage, comme il préférerait se nommer). Quand il fit irruption dans le cottage, il vit la mêlée et tenta d'intervenir. Mais lorsqu'il brandit sa hache, la petite chaperonne rouge et le loup arrêterent soudain de se battre.

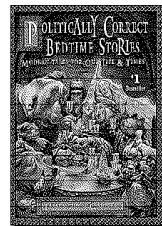
«Qu'est ce que vous pensez faire au juste?» demanda la petite chaperonne rouge.

Le bûcheron cligna des yeux et essaya de répondre mais pas un son ne sortit de sa bouche.

«Vous entrez ici comme un homme de Néandertal et vous laissez votre arme penser à votre place! Sexiste, raciste! Qu'est-ce qui vous fait croire que les femmes et les loups ne peuvent pas régler leurs différends sans l'aide d'un homme!»

Lorsqu'elle entendit l'intrépide discours de la petite chaperonne rouge, la grand-mère sortit de la bouche du loup, s'empara de la hache du bûcheron et lui trancha la tête. Suite à cette épreuve, la petite chaperonne rouge, la grand-mère et le loup se sentirent des intérêts et des buts communs. Elles/ils décidèrent de fonder un foyer alternatif basé sur le respect mutuel et la coopération, et elles/ils vécurent longtemps heureux au fond des bois.

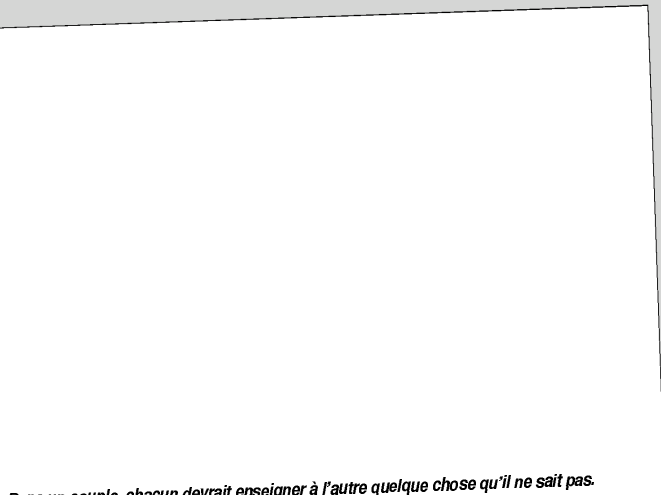
Traduction sauvagée de O.P.P.  
Extrait de



James Finn Garner  
Politically Correct Bedtime Stories  
Macmillan Publishing Company,  
1994, 79 p., \$8.95  
[Traduction officielle chez Grasset]

## Faits de société

### Explication définitive de la croissance du nombre des divorces



Dans un couple, chacun devrait enseigner à l'autre quelque chose qu'il ne sait pas.

Lausanne votre région, 29 mars 1995

Aujourd'hui :  
**L'HEBDO**  
 Editeur: Ringier  
 Tirage: 65'000 ex.

# Travaux pratiques : le raccourcissement hebdomadaire ©



## Questions

a) Pourquoi et comment raccourcit-on les lettres ?  
 b) Jusqu'où peut aller le raccourcissement ?  
 c) Qu'est-ce qu'une « meilleure lettre » ?  
 Pour répondre à ces trois questions lancinantes, nous comparerons une lettre parue sous son titre original dans *Services Publics* du 24.8.95 avec sa version raccourcie parue sous un titre de la rédaction dans le courrier des lecteurs de *L'Hebdo* du 29.6.95.

## Réponses

a) Le principe du RACCOURCISSEMENT HEBDOMADAIRE © est simple. On coupe tout ce qui met en cause le journal et plus généralement tout ce qui concerne le traitement de l'information. En d'autres termes, on ne conserve que les critiques qui visent des personnes ou des institutions extérieures aux médias. Et on change le titre en fonction de ce qui reste.  
 b) La lettre en question ayant été ramenée de 3060 à 800 signes, on peut affirmer que le raccourcissement peut aller au moins jusqu'à 73%. Mais des cas de raccourcissement de 100% sont attestés, notamment lorsque l'auteur d'une lettre n'est pas connu et qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas, c'est-à-dire de déontologie journalistique.  
 c) Au vu de ce qui précède, les plus « meilleures lettres », celles qui ont le plus de chance de passer intégralement, sont celles qui font référence à des sujets présentés par le magazine mais qui s'abstiennent d'aborder la façon dont ils ont été traités.

### Bientôt à la TV

## Rappeneau, morne plaine !

« *Le Hussard sur le toit* » est une longue et noble bataille... perdue. On s'agite, on court à travers champs, on chevauche à travers bois, on saute des toits, on s'y promène même, titre oblige, avec un chat pendu aux basques, ça doit faire plus gai. Car c'est si triste ce vilain choléra qui sème la mort sur son passage. Peste soit du choléra: eh oui ! on rit aussi, ça soulage paraît-il. Mais pas trop longtemps, il n'y a pas une minute à perdre, on repart par monts et par vaux, par le lit des rivières et le faite des collines. Dieu que la campagne est jolie ! Le soleil y joue avec les nuages, la brume s'y égare même certains matins, dans les clairières. Dommage que le temps presse, que les corbeaux jouent aux oiseaux de Hitchcock, on s'arrêterait bien un instant. Surtout quand Juliette Binoche enfle ses bas. Mais d'autres moulins à vent attendent: il faut sauver ceux qui n'en demandent pas tant, tenir son rôle jusqu'au bout...

On sait que Rappeneau a pris ses distances avec le roman de Giono, notamment avec la maladie, qui y règne de page en page. Heureusement car quand, pour la troisième fois, on voit un animal fouailler en gros plan dans un corps humain, on se dit qu'il est effectivement temps que le héros reparte. Fallait-il pour autant l'infantiliser ? Qu'il soit jeune d'accord, donc un peu raide, vaniteux et impétueux. Mais ridicule ? Avec de grosses lèvres de poupon rose et un zozotement saugrenu ? Comment croire que Pauline, la sauvage et fière Pauline, puisse, après tant de cavalcades, attendre patiemment une lettre de lui dans le froid de son château retrouvé ? Mais j'oubliais: les mystères de l'amour...

Ce film n'est hélas rien d'autre qu'une explication de texte, une visite guidée, avec arrêt dans les hauts lieux et récréation avec des personnages haut en couleurs. Ces apparitions, qui permettent à des acteurs célèbres de faire leur petit numéro, sont non seulement inutiles, mais elles nuisent au récit, en détournant le spectateur vers la simple représentation. C'est de l'art, mais lourdement figuratif. Sans souffrir ni sensualité ni exaltation. Sans Giono donc. Rappeneau a beau nous abreuver de plans très esthétiques de la belle Provence, il ne quitte guère le plat pays des faiseurs d'image. (V. V.)

La lettre originale se lit sans les crochets.  
 La lettre raccourcie se lit en italique gras.

A propos de l'éditorial de Jean-Claude Pécelet dans « L'Hebdo » du 22.6.95  
**[Des consultants totalement incompetents]**

*Le culte voué aux sacro-saintes « lois du marché » a pris une extension telle qu'on peut désormais en constater les effets délétères dans tous les domaines de la vie sociale, y compris à l'intérieur des moyens d'information considérés comme les plus sérieux. Que l'idéologie économiste imprègne non seulement l'ensemble de la réflexion politique, mais aussi ses modes de communication et de réalisation, l'éditorial récent [...] Votre récent éditorial consacré par Jean-Claude Pécelet aux conséquences de la cure d'amaigrissement à laquelle les autorités d'un Etat cantonal en perdition entendent soumettre ses services en offre une nouvelle preuve.*

Rapidité et superficialité sont les corollaires de la loi du profit immédiat appliquée à un journalisme semble-t-il animé par le seul souci de frapper (et donc de vendre). Conséquences: des chiffres erronés (ce n'est pas 1,5% l'an sur trois années, mais environ 10% d'économies que le Conseil d'Etat veut imposer aux services qu'il a désignés comme cibles de l'opération « Orchidée II »), une analyse hâtive (la promesse du Conseil d'Etat d'éviter tout licenciement sera payée en fait par le chômage des jeunes, confrontés à la suppression des postes à la faveur des « départs naturels »), des déclarations à l'emporte-pièce (les personnes occupant les 12000 emplois « sacrifiés » dans la construction se sont à vrai dire rapidement trouvées à la charge de l'Etat auquel on entend précisément retirer les moyens de l'aide sociale). Face à des allégations aussi trompeuses il y a non seulement ces fonctionnaires auxquels on tente de faire payer une gestion financière catastrophique, faite d'allègements fiscaux à but électoral (« L'Hebdo » lui-même l'a montré dans son édition du 1.6.95...); il y a non seulement ces prestations particulièrement nécessaires en temps de crise dans les domaines sensibles de la formation des jeunes, de l'appui social et de la santé; il y a surtout une politique délibérée pour faire triompher le « moins d'Etat » lancé à coup de slogans dans les années d'euphorie spéculatrice et auquel les déficits budgétaires ont depuis fourni le meilleur des prétextes. On peut désormais sans crainte préconiser pour l'Etat de Vaud les mesures d'ajustement structurel imposées par le FMI aux pays du tiers monde.

Quant à l'autosatisfaction [...] *L'autosatisfaction du consultant, [-] appelé à la rescousse pour servir, à grands frais, de paravent aux autorités [-] dans la conduite de cette politique de « convergence », elle n'a d'égalée que son incompetence quant aux fonctions et aux finalités d'un service public. Un débat récent devant le Sénat de l'Université, en présence de spécialistes de la Faculté des HEC, a tourné à la confusion du pauvre représentant de la maison parisienne.*

On ne peut donc que regretter de voir s'étaler en tête d'un magazine qui se veut critique les lieux communs de la pensée unique. Les dossiers financiers exposés présentés numérotés après numéros par « L'Hebdo » lui-même n'apportent-ils pas la preuve renouvelée de ses dangers et de sa vanité ? [...]

Claude Calame, [Lausanne], professeur à l'Université

### Faits de société

## Le Grand Conseil vaudois exporté à prix d'or ses fonctionnaires polygames

« Pour pallier ses comminances en économie publique, il était nécessaire d'attirer une formation compétente à l'étranger. John Hopkins à Baltimore (USA), avec femmes et enfants, aux frais de l'Etat. Les députés qui rêvaient d'une telle pratique avaient été rassurés par les promesses d'une meilleure efficacité de la gestion d'un budget annuel d'environ 1,5 milliard de francs ».

24 Heures, 29 août 1995

### Funissimo

Les khons, comme les lemmings, ont compris qu'ils étaient devenus trop nombreux. La multiplication proprement stupéfiante des sports stupides et dangereux, judicieusement rebaptisés sports extrêmes en est la preuve. Sept accidentés (un traumatisme crânio-cérébral) lors d'une course en vélo tout terrain (Vététo) à travers Lausanne; « seulement » trois cents pansements distribués lors du prétendu Roller and In Line Contest; un journaliste qui se casse le cou en testant le canyoning pour les lecteurs d'un quotidien lémanique euromanique; les cris d'alarme du traumatologue du service de pédiatrie devant la montée spectaculaire des blessures, commotions, distorsions (du genou, celles qui se réveillent à partir de cinquante ans) dues aux sorties vespérales des rollers adolescents... Certains indices, comme la suppression soudaine de l'offre de trottinette tout terrain (je n'invente pas) dans le Pays-d'Enhaut, indiquent qu'il est probable que la pression autorégulatrice socio-biologique ressentie par les khons est bien plus puissante et efficace que ce que les pages des quotidiens romands laissent penser.

L'Institut pour la Promotion de la Distinction s'étonne, malgré tout, du peu d'imagination des adeptes des sports stupides et dangereux. Au-delà des quelques exemples ci-dessus, auxquels on peut ajouter la traversée de glacier en pantoufles de gymnastique et d'autres facéties montagnardes, rien. L'Institut considère qu'il est de son devoir de suggérer aux anorexiques, aux quadragénaires modernistes en voie de divorce, aux entreprises désireuses de connaître les véritables limites de leurs dirigeants quelques idées pour se tuer en faisant quelque chose de stupide, dangereux et inédit.

## Canyoning dans les conduites forcées de la Grande-Dixence

S'éclater en se dépassant soi-même hors de ses propres limites !

Première suggestion du Bureau des activités sportives extracurriculaires de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

**Matériel** — Celui utilisé pour le canyoning: combinaison isothermique et flotter en plastique, auquel on ajoutera une lampe de mineur qu'on puisse fixer au front. Comme pour le canyoning, le port du casque, de coudières ou d'autres éléments protecteurs supplémentaires est superflu, voire non-réglementaire.

**Accessoires** — Scie à métaux, éventuellement véris, hydrauliques ou manuels. Un bouchon de liège, des allumettes ou un briquet (souvent fournis par les organisateurs, comme le reste du matériel).

**Sites** — De départ: n'importe quelle point de captage du bassin de la Grande-Dixence; le site d'arrivée dépend des circonstances.

**Fun et frissons** Dans une nuit presque complète, tranchée seulement par les éclairs incertains de la lampe frontale, avec pour compagnon le rugissement de l'eau de lumière dans conduites d'acier: une grande expérience! A laquelle s'ajoute une excitation extraordinaire: on ignore si les électriciens vont se décider à turbiner! Personne ne sait ce qui attend le sportif extrême au bas de la conduite: sortie dans la vallée du Rhône, dans le lac de retenue, ou déchetage pur et simple. Deux façons de se retrouver près de la nature, en flottant dans un cadre enchanteur, ou en contribuant au nourrissage des truites valaisannes.

Ce nouveau sport extrême, très en vogue, est proposé par plusieurs stations alpines, dans le cadre des activités Sports et Nature, qui attirent chaque année des pratiquants de plus en plus nombreux et de plus en plus exigeants. Il permet de se dépasser soi-même, physiquement, d'abord, mais aussi en bravant la loi. Il faut en effet endormir les postes de captage de la lampe frontale, ce qui explique la présence d'une scie à métaux ou de véris, pour pouvoir partir! Et les équipes de surveillance des électriciens ne sont jamais loin! Moments extraordinaires garantis même pour ceux qui se font pincer: la confrontation avec la justice n'est qu'un prélude à l'éclatement final, lors de la réception de la note des dégâts, quelques mois plus tard!

**Notre cotation** — \*\*\*\* Super excitant, permet vraiment d'aller jusqu'au bout du dépassement de ses limites. La dimension « Horde sauvage » que donne le nécessaire passage à l'illégalité est vraiment nouvelle et constitue un plus notable. Peut se pratiquer dans tout l'arc alpin. Seul point négatif, pour les participantes féminines, l'obligation, en cas d'expéditions nocturnes, de se noircir le visage avec du bouchon brûlé, pour échapper aux équipes de surveillance.



## Minna Bona

# 1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...



Etape de la caravane : pause tchai

3. 6. Nouvelle journée emprisonnés, ponctuée des repas, toujours les mêmes, bœuf bouilli en sauce (tomate?), riz, thé, Coca, Fanta. Beaucoup de discussions intéressantes avec Allan qui nous parle de ses expériences. Nouveau départ demain au plus tard.

4. 6. Ce n'est pas encore aujourd'hui. Reprison. Je n'ai pas vu le ciel depuis deux jours; on dort, on fume, on cause, il fait chaud. La journée passe relativement vite. Abdullah est venu, on part demain.

Les garçons ne vont pas trop mal à Tirimangal. Ils sont sous tente et peuvent sortir une demi-heure par jour, entendent des tirs continus de kalach. Philippe voulait faire des photos: on lui a retiré carrément sa pellicule sous la menace d'une arme. Il semble y avoir trente-cinq mujahiddins prêts à nous escorter. Leur nombre allait en augmentant, maintenant il diminue! Pourvu que nous en ayons au moins un par personne!

5. 6. Diane à cinq heures, personne ne bouge. Je suis maintenant assise: nous devons à nouveau attendre; nous buvons un thé, aucune nouvelle. Ou cela va se précipiter d'une minute à l'autre, ou on va encore nous dire que nous ne pouvons pas partir aujourd'hui et qu'il faut attendre demain!

Ça y est, on part! Six heures et demie, enfin. Les mujahiddins de notre escorte sont armés jusqu'aux dents! Impressionnant.

Journée dense et tendue, d'abord en *chadri*, puis en costume masculin. Passage au Jamiath, puis départ en Tsvita c'est à dire en jeep Toyota, jusqu'à Tirimangal. Nous traversons des rivières en crue, à fond la gomme. Nous arrivons au milieu de mujahiddins toutes kalachnikovs dehors! Dachaka, zigouillak [ce sont des armes antichar, la première plus lourde que la seconde], le grand spectacle. Nous retrouvons avec joie Philippe et Emile.

Et voilà les problèmes auxquels on s'attendait: il n'y a pas assez de bêtes. Et pourtant, cela fait cinq semaines qu'ils sont avertis! Je suis sûre que certains se sucent au passage. Comme cet Aradea, par exemple ou Abdullah! Ils nous font du chantage, veulent 40 000 Afghani pour les chevaux. Heureusement, nous restons très fermes. En aucun cas, nous ne pouvons dépenser le fric destiné au Badakhshan pour des chevaux ici, à la frontière. Ils doivent absolument nous en fournir. Finalement, ils en amènent deux, mais il y a toujours trop de *dawa*, de médicaments, comme ils les appellent. Une mule est devenue folle, à mordu deux mujahiddins et nous ne pouvons pas la prendre. Ils bandent les yeux des bêtes avant de les charger, sans doute pour éviter qu'elles s'effraient des mouvements qui les entourent; mais je me dis qu'elles seraient découragées si elles voyaient tout ce qu'elles auront à porter pendant mille kilomètres, et refuseraient de se laisser charger.

Nous devons partir aujourd'hui, c'est râpé! *Inch Allah farda*, Demain, si Dieu veut! Nous rigolons avec les mujahiddins, toujours prêts à rire. L'un d'eux, Ser, nous appelle par nos noms et nous dit *Ourgoulga, Ourgoulga, Ourgoulga!* Personne ne sait ce que ça signifie, mais lui rigole comme un bossu. Il est Ouzbek, peut-être qu'il nous injurie, mais je ne le crois pas. Dès que les appareils de photo sont sortis, ils prennent tous leurs kalach et posent très fièrement, comme des enfants avec de nouveaux jouets. Il ont entre dix-huit et vingt-cinq ans, au maximum. Beaucoup d'entre eux n'ont pas encore fini de muer et le contraste est frappant entre ces visages déjà marqués et ces voix presque enfantines.

Nous soupçons tous ensemble dans la maison du commandant. Même tambouille depuis cinq jours, matin, midi et soir.

6. 6. Deux heures du matin. Impossible de dormir. Je suis dévorée par les puces et autres bestioles diverses. J'entends les mujahiddins qui font la ronde dehors, des chiens hurlent en meute, les mules braient (dit-on comme ça pour les mules?). Le ciel est plein d'étoiles, c'est fantastique. Nous sommes à deux mille trois cents mètres, il fait frais, c'est agréable après la fournaise de Peshawar. Tout le monde dort, sauf le commandant à qui j'offre cigarette sur cigarette. Grâce au dictionnaire et à l'intuition (modeste!), j'ai pu discuter un peu avec lui cet après-midi. Je commence à comprendre de mieux en mieux, des bouts de phrases me semblent familiers, la radio aussi.

La BBC a annoncé la libération d'Augoyard, quelle joie! Cet après-midi, je me suis trouvée à me promener autour du campement, kalach sur l'épaule, chapeau sur la tête et *patou*, comme un vrai mujahid [Le *patou est la couverture de laine qui fait partie de la panoplie des afghans. Ils s'y enroulent pour dormir, l'utilisent comme serviette, en font des brancards...*] Moments intenses et extraordinaires. J'aimerais pouvoir tout écrire, toutes mes sensations, toutes mes impressions pour faire sentir l'importance de ce que je fais ici. Je sais déjà que je

Un mujahid surpris dans sa ronde me regarde bizarrement. Peut-être aimerait-il bien dormir, lui! Je lui offre une cigarette: *Rhub asti? Rhub astam!* (Tu vas bien? Je vais bien!), un petit mot, un sourire...

Voilà, départ tôt le matin, très rapide. J'ai un malaise en route, et nous louons un cheval à un gamin pour que je puisse monter. Nous croisons une caravane immense de chameaux transportant du bois. Des milliers de bêtes amenant de l'intérieur de l'Afghanistan des poutres, dont la section m'impressionne.

Au passage de la frontière, au sommet du col, cinquante d'entre nous passent sans problèmes. Trois sont retenus, mais sont vite relâchés, moyennant quelques pièces et après une brève discussion. Emouvant. Les mujahiddins embrassent le sol de leur pays, je pleure avec eux.

Nous marchons vite et faisons halte à une heure: nous avons perdu des mujahiddins avec un cheval. Nous les attendons en vain.

Soirée calme, très belle et émouvante première nuit afghane.

7. 6. Premier col, à 3500 mètres, montée très raide. On a failli sauter sur une mine cachée sous des cailloux. Marche harassante. J'ai pu chevaucher un peu, mais je suis crevée, des ampoules énormes sous les pieds. Les mujahiddins sont super.

8. 6. Lever à quatre heures du matin. Marche jusqu'à dix-huit heures, puis consultations. Ampoules terribles aux pieds, contractures musculaires, je ne peux plus marcher. Je pleure: qu'est ce que je fous ici? En arrivant dans un village, nous entendons, puis voyons deux hélicoptères.

Soins aux mujahiddins qui sont très écopés. Une mule foutue! Je ne sais pas ce que cela sera dans vingt jours, mais ce ne sera certainement pas beau à voir.

Je suis épuisée, il est neuf heures, je vais dormir; j'aime ce pays, j'y reviendrai

9. 6. Marche dès cinq heures, avec une terrible montée. Une mule a failli tomber dans un précipice. Descente très rude dans une vallée. Arrivée en plaine, nous traversons une superbe oasis. Nous entendons des avions et le canon, beaucoup plus près. J'ai peur, un peu. Je peux enfin laver mes cheveux, prendre un bain dans la rivière. Nous soignons des gens tout l'après-midi. Pour repas, un œuf: le festin.

10. 6. Dès sept heures, consultations. On va repartir, mais on entend tirer. C'est un mariage! Drôle de manière de fêter. Beaucoup de gens, beaucoup de bruit. Je me sens assez bien, mais mes ampoules me font toujours souffrir.

Marche très dure, mes pieds brûlent terriblement et j'ai les orteils à vif. Heureusement, j'ai pu monter sur un cheval. A l'arrivée, consultations dans une maison de thé.

Marché, marché, marché de nuit. Traversé la rivière Souroubi de nuit, tombée deux fois de mon âne, sur des rochers, j'ai mal partout, je pleure, je suis épuisée. [Le lendemain, je découvrirai un hématome de la taille d'une assiette à soupe sur ma fesse droite] Heureusement, les mujahiddins nous aident et le paysage est le plus beau du monde.

11. 6. Après la longue marche, arrivée à quatre heures du matin dans une petite oasis, pleine de grenadiers, de figuiers, c'est merveilleux.

Nous ne dormons qu'une heure. Marjolaine fait une colique néphrétique. Elle souffre beaucoup; je la surveille après l'injection de novalgine. On veut repartir, mais le ciel est plein d'hélicoptères. Nous devons attendre six heures du soir.

Je ne peux plus marcher. Je monte à cheval, à nouveau. Je me sens gênée par rapport aux autres, mais que faire!

Marche rude, dans les cailloux de nuit. On ne peut pas marcher de jour à cause des hélicoptères! Toute la nuit, on entend les bombardements. Petit à petit, on s'y fait. Nous retrouvons d'autres mujahiddins du Badakhstan qui ont dû faire demi-tour, car ils ont été pris dans une attaque soviète.

[Le 12 juin] Cinq heures! On se lève tous les jours entre quatre et cinq heures du matin. J'ai nettement diminué la fumée. Quatre à cinq clopes par jour, ça va.

Nous attendons jusqu'à treize heures puis longue marche au soleil. Les montées, ça va, les descentes, c'est la mort. Mes pieds sont terriblement douloureux. Je ne peux plus utiliser normalement ma jambe droite, meurtrie lorsque je suis tombée de l'âne et mon genou gauche commence à déconner.

Nous passons la nuit dans des terrasses en escaliers, sous les arbres.

(à suivre)